Les six sœurs Nakam ne se ressemblaient pas.

Chacune avait son genre de beauté. Avec un cousin, féru de cinéma comme moi, nous attribuions à nos mères et tantes les noms d'actrices auxquelles elles nous faisaient penser : June Allyson, Olivia de Havilland, Danielle Darrieux, Claudette Colbert et Rita Hayworth. Le visage de l'aînée, Alégria, ma mère, pommettes hautes et regard pétillant, avait l'originalité de celui de Katharine Hepburn. Fière de ses mains « de patricienne », comme lui disait son mari, de ses jambes parfaites – que ses deux filles lui enviaient –, elle l'était surtout d'avoir obtenu son certificat d'études, par sa seule volonté, à treize ans. Il faut dire qu'en 1915, les parents se préoccupaient plus de bien marier leurs filles que de les pousser aux études. Alégria avait sans doute rêvé d'une autre vie que la sienne, plus artistique, plus romantique, et surtout moins dévolue aux tâches ménagères. À la différence de ses sœurs, parfaites maîtresses de maison, faire la cuisine était pour elle une véritable corvée, aussi ses plats, à part deux ou trois spécialités, n'avaient pas grande saveur. On ne se régalait que lorsque mon père entrait en cuisine ou qu'on allait manger chez notre grand-mère. Alégria préférait lire, coudre et broder, même si ses obligations quotidiennes absorbaient tout son temps.

Elle aurait aimé être une sorte de George Sand, qu'elle admirait infiniment, tout comme Anatole France, Balzac (« ah, *Le Lys dans la vallée*, quelle merveille » !) et Victor Hugo, dont elle récitait des poèmes jusqu'à ses derniers jours de vie. Mais celui qu'elle affectionnait particulièrement était La Fontaine : elle connaissait par cœur une grande partie de ses fables et ne se privait pas de citer ses

moralités, qui trouvaient toujours leur place dans n'importe quelle conversation. Avec son intelligence et sa curiosité des choses de la vie, Alégria aurait pu poursuivre brillamment des études supérieures, n'eussent été les circonstances, le contexte et l'état d'esprit très traditionaliste de la bourgeoisie juive marocaine au début du XX^e siècle.

Rebelle au pays du qu'en-dira-t-on

J'étais déjà mère de famille lorsque j'ai appris comment avait démarré son histoire d'amour avec mon père. Nous étions réunis, avec une partie de la famille, après la mort de mon deuxième frère. Comme toujours dans ces moments-là, on se remémore des souvenirs et on rit souvent pour masquer l'émotion et la tristesse qui vous étreignent. La disparition de ses deux fils en cinq ans n'avait jamais altéré sa grande dignité. À une question que je n'avais jamais posée jusqu'ici – pourquoi, à la différence de ses sœurs, n'y avait-il aucune photo de son mariage, d'elle en robe de mariée ? – elle a répondu en riant un peu qu'il n'y avait pas eu de « vraie » cérémonie, donc pas de fête, donc pas de robe. J'étais moi-même étonnée d'avoir tacitement occulté ce secret, comme il en existe dans toutes les familles, d'avoir attendu toutes ces années pour connaître un épisode essentiel de sa vie, alors que nous étions si proches et assez libres de parole. Ce jour-là, au milieu de la peine qui nous oppressait et qu'il fallait chasser, ne serait-ce qu'un instant, Alégria a consenti à nous raconter ce qui s'était passé.

À cette époque, en 1922, dans ce milieu très sensible au qu'en-dira-t-on, pas une jeune fille n'aurait osé transgresser la volonté paternelle et « salir » ainsi la réputation de la famille. Imaginez alors le courage sinon l'inconscience qu'il faut à une gamine de 19 ans, de se revendiquer libre d'aimer un homme de dix ans plus âgé qu'elle, veuf, père d'un bébé, et employé de son père. Ce dernier, notable de la communauté israélite de Rabat, n'imagine confier sa fille aînée qu'il adore qu'à un « aristocrate » fortuné, originaire de Tanger, comme lui-même. L'aura de cette cité « civilisée » conférait en effet des lettres de noblesse à ses natifs, pour tout dire un indéniable complexe de supériorité, par rapport aux coreligionnaires des villes « de la côte », qu'on appelait *forasteros* ou étrangers. Alégria aimait raconter que, le vendredi soir et le samedi, les juifs tangérois portaient habit et haut-de-forme pour aller à la synagogue, où les voix magnifiques des *cantors* l'enchantaient. Quelle différence avec ces « sauvages », dont les rabbins souvent vêtus de djellabas et de

babouches braillaient leurs prières avec un « insupportable accent arabe ». Les non-hispanisants subissaient donc un fort ostracisme de la part de leurs coreligionnaires, qui, eux, jouissaient de leur statut supérieur. On parlait d'ailleurs de mariage mixte quand une tangéroise épousait un juif de la côte. Mon père, bien que né à Fès, avait tout de même l'avantage de parler parfaitement l'espagnol, après une jeunesse aventureuse passée en Amérique latine, où il était parti à l'âge de 16 ans.

Abraham Nakam oppose un refus absolu à toute idée de mariage avec cet aventurier, même s'il n'a rien d'un *forastero*. Chalom, bel homme, petite taille mais regard de braise, arbore une élégance à l'anglaise, vestes en tweed et nœuds papillon. Dans n'importe quelle autre famille, la jeune fille aurait beaucoup pleuré sur ses amours contrariées, puis aurait fini par se consoler avec un jeune homme « bien comme il faut », agréé par ses parents. Mais Alégria – et c'est en cela que je l'admire – se rebiffe. Elle aime son Chalom, ce sera lui ou personne d'autre. Elle passera outre l'interdit et se laisse enlever. Le scandale est immense : la jeune fille de si bonne famille est définitivement compromise quand la rumeur rapporte que les amoureux, désormais amants, se sont réfugiés dans un hôtel du quartier espagnol de l'Océan.

Outragé, humilié, Abraham Nakam fait savoir qu'il renie sa fille et interdit à sa famille tout contact avec la fugueuse. Comme je regrette de n'avoir pas demandé plus de détails sur le quotidien du couple, vivant sans soutien et dans l'opprobre général. Fallait-il que leur amour soit fort pour traverser pareilles épreuves. Mon père s'est vu obligé de repartir au Brésil pour tenter de faire fortune, en laissant sa jeune femme seule à Rabat, avec un fils prénommé Abraham. Le patriarche, ému de l'attention, accorde enfin son pardon à sa fille. C'était le moins qu'il pouvait faire. Et mon père reviendra au Maroc, à la demande générale. Il repartira encore deux ou trois fois vers le Nouveau Monde, sans hélas avoir jamais fait fortune…

Les nombreuses lettres – parfaite orthographe et belle calligraphie – que mes parents échangèrent en espagnol et en français durant leurs longues périodes de séparation témoignent de leur passion amoureuse. Faute de sécurité et d'aisance financière, ils avaient au moins cette richesse-là. Alégria aura toujours vécu avec l'espoir constant que les choses allaient s'arranger, forcément. « Quand on sera riches » répondait-elle, lorsqu'il m'arrivait de réclamer un jouet ou des bonbons… Pour celle qui rêvait de vivre à la hauteur de sa passion et de

ses lectures, avec rencontres fascinantes, bals somptueux en robes de haute couture, l'univers était drôlement rétréci.

Complice

Cette frustration n'entamait en rien son ouverture d'esprit et sa curiosité. Mes amies du lycée m'enviaient cette mère tellement différente des leurs, petites-bourgeoises à l'esprit étriqué et autoritaire. Alégria accueillait les adolescentes lorsqu'elles *zbibaient* les cours, écoutait leurs confidences avec bienveillance, les étonnait et les faisait rire avec ses dissertations sur le pouvoir de la séduction féminine ou de l'orgueil d'être une femme indépendante… ce qu'elle n'avait pu expérimenter qu'à travers ses lectures. S'il m'arrivait à mon tour de vouloir sécher la classe, elle me répondait : « Je ne suis pas pour, mais c'est à toi de prendre tes responsabilités ». Cette autorisation était pour moi plus lourde qu'une punition. Et lorsque j'ai vécu, à quinze ans, le coup de foudre absolu pour celui qui allait devenir, près de dix ans plus tard, mon mari, elle fut ma confidente, celle qui protégeait mes amours quasi enfantines. Elle se réjouissait de suivre cette histoire avec moi. Alégria bichait littéralement comme une ado lorsque je lui rapportais les propos flatteurs de certains admirateurs. Elle vivait mes histoires par procuration. Non, décidément, elle n'avait rien d'une petite-bourgeoise. En témoigne son imitation d'une dame « bien comme il faut », horrifiée d'apprendre l'infidélité d'une de leurs connaissances : « Mais comment a-t-elle pu ? Déjà qu'avec un mari, ce n'est pas drôle, alors en plus, avec un étranger, quelle horreur » ! Cette histoire nous faisait chaque fois rire aux larmes.

L'artiste

Alégria s'est laissé bercer par l'espoir que ses talents de créatrice seraient un jour reconnus au-delà du cercle familial. Elle qu'on appelait dans sa jeunesse tangéroise le « rossignol » tant elle chantait bien, disposait d'un répertoire varié, allant des airs d'opéra – *Carmen*, *La Traviata* – aux chansons espagnoles ou italiennes. Elle idolâtrait le ténor Georges Thill, qui était d'après elle « le seul qui articule si bien qu'on comprend toutes les paroles ». Mon père, qui au cours de ses longs séjours en Amérique latine et aux États-Unis, préférait se passer de dîner pour aller à l'opéra – il avait été écouter Caruso deux ou trois fois à New York – lui donnait souvent la réplique, la plupart du temps au cours des repas… La table familiale était donc très gaie, même si elle n'était pas toujours des plus garnies.

Pourquoi détestait-elle le tricot et le crochet alors qu'elle excellait dans la couture ? Comme Picasso, Alégria a eu ses « périodes ». Période verte : les robes qu'elle me confectionnait étaient toutes de cette couleur, car elle n'aimait pas le bleu. J'ai pu aussi bénéficier de sa propension à confectionner mes cartables en grosse toile kaki. Je rêverais d'en avoir un, aujourd'hui, mais quelle humiliation vis-à-vis de mes petites camarades françaises, qui s'échangeaient des sourires railleurs en le découvrant ! Période broderie : elle s'amusait à inventer des motifs brodés sur des draps pour en faire des couvre-lits ; le résultat était moyen, à cause du froissement permanent de la toile. Période patchwork : pendant les vingt-cinq ans au cours desquels elle vécut chez moi, à Paris, avec mon mari et mes trois fils, elle se lança dans la création frénétique de coussins, de porte-photos, d'attrape-théière et de cœurs rebondis piqués d'épingles : elle passait ainsi des heures à assembler soies, lamés et velours, pour ses « œuvres », qu'elle distribuait abondamment autour d'elle. Les compliments polis qu'elle récoltait – certains récipiendaires n'en pouvaient plus de ces harcèlements affectueux qui envahissaient leurs maisons – la consolaient de n'avoir pu réaliser son rêve d'en faire un commerce lucratif et apprécié du plus grand nombre.

Folie ménagère

Responsable d'un foyer réunissant sous le même toit deux fils, deux filles, une belle-fille et deux petits-fils, la belle rebelle s'est peu à peu muée en ménagère maniaque. Au lieu d'aller se promener en faisant confiance à la domestique, elle avait développé une rage obsessionnelle à la surveiller, persuadée que sans cela rien ne se ferait comme il faudrait. Quand on lui disait qu'elle était la bonne de la bonne, elle haussait les épaules et tentait une explication : l'intimité de la literie ne souffrait pas que des « mains mercenaires » s'en occupent. Quant à la vaisselle, c'était une opération délicate, qui ne risquait pas de rinçage approximatif… Les jours de lessive, le rituel commençait par un long secouage du linge sale, pour le dépoussiérer avant de le plonger dans la bassine. Après s'être savonné les mains et les avant-bras comme le font les chirurgiens pour opérer, Aïcha frottait, rinçait et étendait, sous les directives constantes et la participation de son exigeante patronne. Chaque jour après le déjeuner, Alégria, munie d'une boîte de conserve pleine d'eau, aspergeait d'un geste leste les plinthes et les coins : façon d'obliger la « *donzelle* » à bien nettoyer le sol en épongeant les flaques. Balai et plumeau étaient bannis : « C'est une illusion, qui ne

sert qu'à lever la poussière qui retombe ensuite ». Seuls les chiffons humides étaient autorisés.

Pendant ses longues années vécues avec nous, son sens de l'économie m'énervait au plus haut point. Je supportais mal qu'elle se sente obligée de justifier sa présence en se montrant responsable de la bonne marche de la maison, veillant au gaspillage d'eau et d'électricité, de papier et de gaz. Qui ne lui donnerait raison, aujourd'hui ! En même temps, que d'heures gâchées en servitudes inutiles qu'elle aurait pu consacrer à ses lectures ou ses travaux d'aiguille !

Peu à peu, notre complicité a laissé la place à un agacement quasi permanent. Alégria me décevait au fur et à mesure qu'elle vieillissait. Où était la femme émancipée et originale que j'avais admirée pendant mon adolescence ? Rentrée « dans le rang » ! Sentencieuse et conformiste. Heureusement, son sens aigu de l'observation était toujours réjouissant quand elle dézinguait les gens ou quand elle se moquait de nous, qui militions au sein du groupe Identité et Dialogue. « La paix entre Arabes et Juifs ? Vous rêvez ! Jamais elle ne se fera ! », affirmait-elle sur un ton péremptoire. Elle accueillait pourtant avec gentillesse nos amis arabes et palestiniens qui venaient la saluer lors des réunions qui s'organisaient chez nous, avec mention spéciale à Leïla Chahid, dont elle appréciait le charme et la simplicité : « Au moins, elle t'aide à débarrasser la table du dîner et à ramener les assiettes à la cuisine. Pas comme ces paresseuses, qui se croient trop grandes intellectuelles pour lever leur derrière de leur siège ». Les prises de position réactionnaires et rétrogrades d'Alégria m'exaspéraient, mais en même temps, j'aimais son côté « vieille dame indigne » qu'elle affichait résolument. Pas assez souvent, à mon goût.

En villégiature

Je préfère me souvenir d'une femme préoccupée jusqu'à la toute fin de sa vie de coquetterie et d'élégance. Il lui avait fallu du temps pour admettre qu'à partir de 80 ans, les cheveux blancs apportaient plus de douceur au visage que ces chevelures de jais qui donnaient à certaines de ses connaissances des airs de sorcières ! Elle avait pourtant bien protesté, en affirmant qu'une femme se devait d'utiliser tous les moyens dont on disposait pour se rajeunir… « Pourquoi se vieillir si on peut faire autrement ? » « Parce que tu es vieille », lui avais-je répondu, non sans cruauté. Sa résignation s'opéra finalement sans douleur, grâce aux encouragements d'un

de mes fils, qui lui avait affirmé qu'il adorait les cheveux blancs. Contrairement à leur mère, ses petits-fils avaient toujours raison.

Lorsqu'on appela un jour un médecin pour une toux persistante qui oppressait Alégria, je n'oublierai jamais l'expression de ce dernier lorsqu'il souleva le drap pour l'examiner. L'étoffe suspendue au bout de son bras, il resta quelques secondes comme fasciné devant ses ongles de pieds impeccablement vernis de rouge cuivré. La nonagénaire n'envisageait pas de dispenser la pédicure de la touche finale du soin mensuel, avec pose de ce « brillant » qu'elle affectionnait particulièrement.

Ses deux dernières années se passèrent dans le home des vieux que la communauté juive de Casablanca entretenait parfaitement. Il m'était devenu de plus en plus difficile de m'occuper d'elle, qui se réveillait plusieurs fois dans la nuit, réclamant son petit-déjeuner à trois heures du matin, ou qui m'appelait à six pour se plaindre de sa solitude... Alégria vécut comme en villégiature dans ce home qui était à ses yeux un hôtel confortable, où le personnel dévoué s'occupait d'elle avec une véritable tendresse. Dès le matin, élégante dans une jolie robe, parée de boucles d'oreilles et de colliers, elle se tenait dans le salon commun, prête à recevoir des visites. Alégria enchantait les visiteurs par sa bonne humeur, ses chansons et ses poésies, qu'elle interprétait à la demande, ravie des compliments qu'on lui adressait.

Deux ou trois tournages, produits par des organisations juives américaines et destinées à montrer les réalisations de la communauté israélite marocaine, s'y déroulèrent. À chaque fois, Alégria fut la vedette de ces reportages, tant elle manifestait d'enthousiasme et de reconnaissance pour cet établissement où elle se sentait si bien. Lors d'une de nos visites, ma sœur et moi voulûmes l'emmener déjeuner au restaurant. Elle resta pensive un instant et répondit en minaudant presque : « Je ne sais vraiment pas, tous ces gens qui viennent me voir, je vais les décevoir s'ils ne me trouvent pas là »... Enfin star !

Pendant sa semaine d'agonie, elle continua de chantonner, de réciter des poésies, sans jamais se plaindre, sauf quand on lui changeait les pansements de ses pieds atteints de gangrène. Elle hurlait de douleur, mais une fois le soin terminé, elle redevenait charmante. Nous avons beaucoup chanté ensemble, cette semaine-là. Je ne sais de quel tréfonds de ma mémoire sont remontées des

chansons anciennes, en espagnol et en français. Il me suffisait de lancer les deux ou trois premiers mots pour qu'elle poursuive, imperturbable, couplets et refrains. J'ai aimé ces moments apaisés, où nous nous sommes retrouvées. Jusqu'à la fin, si on lui demandait comment elle allait, Alégria répondait d'un signe, pouce et index joint. Ce signe, c'était quand elle ne pouvait plus parler, sinon elle aurait répondu : « Épatamment bien ! », une de ses expressions favorites. Manière de faire un pied de nez à la mort qui allait l'emporter, dans sa quatre-vingt-quinzième année. Salut, l'artiste !

Journaliste, écrivain, auteur d'une comédie musicale, **PERLE SCEMLA**, native de Rabat, a vécu au Maroc jusqu'en 1972. Elle a beaucoup œuvré dans les différents domaines de la communication : spectacles, festivals de musique, réalisation de vidéos et de conventions d'entreprises, rédactions et animations diverses. Pendant plus de vingt-cinq ans, avec son époux Robert, au sein du groupe *Identité et Dialogue*, elle a milité pour la paix au Proche-Orient.